



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.  
 Robe de tulle garnie de crêpe des magasins de M. Burty rue de Richelieu N.º 89.  
 Echarpe Ecossoise des magasins S.º Anne, Turban Exécuté par M. Nardin Coiffeur de LL.  
 AA. RR. Les Princesses d'Angleterre.



# PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois,  
dont une d'homme et une de tnapaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,  
N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au  
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

A voir la quantité de brillans équipages stationnés dimanche  
dernier le long de la rue de Rivoli, nous avons un instant  
espéré pouvoir faire une ample récolte de modes pour les toi-  
lettes du matin. Après avoir battu en tous sens la belle allée,  
les contre-allées et la terrasse des Feuillans, nous n'avons rien





aperçu de nouveau. La plupart des dames, malgré le beau tems, étaient encore enveloppées de manteaux. Les chapeaux en velours ou satin noir dominaient; quelques-uns étaient doublés en jaune, et les nœuds ou biais qui garnissaient la tête, bordés d'une bande de velours jaune large de deux doigts.

---

On a remarqué une très-jolie capotte en satin rose pâle, doublée en velours noir; les coques bordées de même : deux aigrettes noires étaient placées sur les deux côtés de la tête.

---

Quelques redingotes en satin lilas; deux ou trois robes en gros de Naples, brun de noix, garnies de quatre grands volans, ayant celui du haut surmonté d'un rang de chicorée : voilà ce que nous avons vu de plus élégant.

---

Si les invitations de bal ont cessé avec le carnaval, celles des soirées se succèdent encore et continuent à devenir des réunions dansantes : aussi les dames adoptent-elles, dans ces circonstances, des toilettes à deux fins. On danse aujourd'hui avec toute espèce de mise : les costumes parés sont si légers et si simples en même tems, qu'ils sont aussi gracieux dans une contredanse que dans un cercle de salon.

---

L'ampleur des bérêts se soutient plus que jamais; la vogue de ceux en velours écossais se maintient encore; mais, sans vouloir renoncer à la bizarrerie des couleurs, on est pourtant bien aise d'en varier la disposition; c'est ce besoin de nouveauté qui a sans doute fait naître l'idée d'inventer des bérêts composés d'étoffe de différentes nuances, qui présentent quatre à cinq grandes pointes rouge, verte, noire, bleue, qui, réunies ensemble, forment un bérêt bigarré. Deux esprits blancs sont placés, l'un à l'extrémité du bérêt du côté élevé, et l'autre baissé et tombant près de l'oreille.

---

Le rose et le blanc sont toujours les couleurs de prédilection pour les robes habillées. Le rose est quelquefois si vif qu'il pourrait s'appeler cerise; mais il est bien plus joli de

lui donner le nom de *rose américain* ; telle est sa nouvelle dénomination.

Bien que quelques grandes modistes répètent sans cesse que les demi-voiles ne se portent plus, il est vrai cependant qu'on voit beaucoup de femmes élégantes avec des blondes au bord de leurs chapeaux de moiré blanc, ou bleu *haïti*.

Aux dernières réunions dansantes on a vu plusieurs élégans avec des bas gris en soie, dits *tulle fleuri*. Les chapeaux élastiques, prennent décidément faveur ; rien n'est plus commode en effet que de pouvoir mettre son chapeau dans sa poche.

Si le charme de la nouveauté pouvait ajouter aux charmes de la grace, nous citerions pour exemple la *fleur d'avoine* et le *pavot nemorosa*, qui ont apparu pour la première fois au dernier bal de M. de Rotschild. Rien de plus gracieux, de plus léger, que la fleur d'avoine imitée en or, en argent, ou avec ses nuances naturelles ; rien de plus élégant, de plus joli, que le *pavot nemorosa*, que l'on croirait avoir été enlevé à la couronne de Morphée, si l'on n'apercevait dans les magasins de M<sup>me</sup> Cartier (1), les doigts délicats qui les ont façonnés. Ces nouveaux objets viennent ajouter à l'assortiment complet de fleurs et de plumes qui se trouvent dans ces jolis magasins, et augmenteront encore le nombre des élégantes qui viennent y chercher une fleur nouvelle et une grâce de plus.

#### L'ÉTUDIANT EN DROIT (2).

(Suite.)

#### L'ÉTUDIANT EN VACANCES, ET SECONDE ANNÉE DU DROIT.

J'éprouvai la joie la plus vive en recevant ma mère dans mes bras, à la descente de voiture ; mais bientôt tous mes em-

(1) Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 bis.

(2) Voir le Numéro du 31 janvier.



barras me revinrent à l'esprit. Comment entamer une explication nécessaire? J'avais beau chercher dans ma mémoire à récupérer mes dépenses, je ne trouvais jamais à citer que mes chaussons de danse et une jolie cravache. Ma mère, quoique bonne et indulgente, n'était pas femme à se contenter de mauvaises raisons. Je lui fis un aveu sincère de mes fautes; après quelques légers et tendres reproches, elle me pardonna, paya toutes mes dettes, et me permit de commander à mon tailleur ce qui m'était nécessaire pour faire florès dans notre petite ville. Nous quittâmes Paris sans regret; j'avancai même l'époque des vacances; j'eus le bonheur de passer mon examen à la satisfaction de mon professeur, et fort des éloges qu'il fit de moi, et que ma mère recueillit en son cœur pour les faire valoir à mon père, je me préparai à paraître devant lui. Grâce à ma médiatrice tout se passa fort bien. Je ne dirai point le bonheur dont je fus entouré au sein de ma famille. Je n'étais plus un enfant, chacun s'empressait à me fêter; j'étais de toutes les parties: je chassais avec mon père, je courais à cheval avec des amis de mon âge; j'accompagnais ma mère aux assemblées. Elles n'étaient pas entièrement composées de mamans; il s'y trouvait de jolis minois, à qui l'on me donnait occasion de forcer le quinola; on riait, on faisait la levée du cinq, on embrassait, c'était charmant! Quelquefois je suivais ma sœur aux petits bals donnés à la ville ou à la campagne par les nombreux amis de ma famille. Nous passions pour les meilleurs danseurs, je jouissais de ses succès et des miens: cet heureux tems dura trop peu. Mes parens résolurent des changemens dans la manière dont je devais vivre à Paris à l'avenir; on attribua mes dissipations au mauvais exemple que me donnaient les jeunes gens avec lesquels j'étais. Il fut décidé que j'aurais un appartement modeste, qu'on meublerait; que je serais servi par le restaurant le plus voisin, et pour éviter les inconvéniens des vins frelatés, on me fit expédier une bonne pièce de Bordeaux. Je donnai de bon cœur mon assentiment à toutes ces dispositions, et je partis encore avec mon père pour faire ma seconde année de droit. Tout s'arrangea à merveille. Je ne sais combien mon père dépensa pour mon ameublement, mais il était aussi élégant que commode: la portière devait me servir de femme de ménage. Mon bon oncle (celui qui m'avait donné la montre dont j'avais fait ressource), se trouvait à Paris; il



vint me voir pendant mon emménagement, et peu d'heures après sa visite on plaça sur ma cheminée une belle pendule (c'était Démosthènes étudiant); cet exemple, sans cesse sous mes yeux, devait, selon mon oncle, produire les plus heureux effets.

Toutes choses étant ainsi réglées, mon père me quitta, après m'avoir compté 600 fr. pour mon premier trimestre, aimant mieux, me dit-il, augmenter ma pension, pour m'empêcher de faire des dettes. J'avais reçu des cadeaux de tous mes parens; j'étais entièrement remonté. Je crus que vivant en ménage de garçon, j'allais enfin faire des économies. J'avais bonne intention de mettre à profit cette seconde année, pour acquérir les connaissances qui m'étaient nécessaires. Tout alla bien la première semaine, à l'exception de l'ennui que j'éprouvais de manger seul. Pour obvier à cet inconvénient je me mis à lire en mangeant, mais je laissais refroidir les morceaux sur mon assiette; cela me coupait l'appétit; je dinais mal et ne digérais point. Je fus visiter mes anciens commensaux; mon père m'avait bien dit de me tenir en garde contre les parties qu'ils pourraient me proposer, mais il ne m'avait pas ordonné de les fuir; je les engageai donc à venir me voir dans mon petit réduit. Chacun d'eux vint à son tour goûter mon vin, manger la fine côtelette ou le bifteck; cela ne me donnait aucun embarras; il suffisait de faire venir double portion; nous y ajoutions la petite tasse de café d'amitié, rarement de liqueur. Tous ces petits extra s'accumulèrent si bien pendant les deux premiers mois, que je ne pus payer mon restaurateur. Le troisième, nous arrivions au 1<sup>er</sup> janvier, je reçus des étrennes pour m'acheter des livres; je remis à faire ce choix après le carnaval.

Je jouai; je fus heureux; j'étais fier de me sentir si bien en fonds. Je me donnai le plaisir d'un joli costume pour un bal déguisé, où je vis des femmes charmantes; l'une d'elles me séduisit entièrement. Je ne la quittai guère; j'appris que son mari était à l'armée d'Espagne, et qu'elle se trouvait momentanément à Paris; je sus m'introduire près de ses amis, sa société devint la mienne (l'exemple de Démosthènes fut perdu pour moi); je dansais partout où ma belle dansait; je la cherchais aux promenades, à l'église, aux spectacles, ma vie se trouvait délicieusement remplie; adieu les cours d'instruction



ou d'agrément ! Je ne paraissais à l'école de droit que ce qu'il était strictement nécessaire pour ne pas perdre mes inscriptions.

Je ménageais adroitement les personnes qui entouraient l'objet de mon amour ; je cherchais à plaire à toutes pour l'amour d'une. Le carême était venu , on parla d'aller à Perpignan au-devant du mari ; je vous y conduirai , dis-je aussitôt : *on accepta*. Cette proposition avait été faite étourdiment , mais je n'étais pas homme à reculer : voyager avec elle me paraissait une chose charmante : on devient quelquefois intime après un voyage de quelques jours , entrepris avec des indifférens , que sera-ce donc . . . .

Pour voyager il faut de l'argent. Celui du jeu était retourné à sa source ; l'argent des étrennes et la future bibliothèque s'étaient fondus en bonbons. Je pouvais bien remettre ma montre en pension , mais c'était une trop faible ressource , il fallait de plus grands sacrifices pour atteindre mon but. Je jetai les yeux sur mon mobilier , il m'était inutile pendant mon absence ; il avait certainement coûté plus de mille écus. Frappé de ce trait de lumière , je courus chez l'ami qui m'avait déjà dirigé. Je n'eus point de secret pour lui , il ne me fit pas d'objection , et me conduisit chez un honnête juif français , que nous amenâmes avec nous , et qui , après un mûr examen de tout l'ameublement , fit un inventaire fort exact qu'il me fit signer , et au bas duquel se trouvait la vente de tout ce qui était repris dans ledit inventaire , si je ne lui remboursais la somme de 600 fr. dans les cinq premiers jours de mai. Il me compta cette somme en or devant mon ami , qui signa avec moi le fatal engagement. Cette affaire fut conclue dans une agitation d'esprit qui éloignait toute réflexion. Je convins avec mon ami de lui envoyer des lettres pour ma famille , et tout en faisant mon porte-manteau je lui expliquais ce qu'il devait faire pour cacher mon absence. J'exécutai les derniers ordres de mon amie , et placé près d'elle , voilà l'élève en droit en route pour Perpignan. Je ne dirai point mon voyage ; il fut une suite de plaisirs et de regrets anticipés sur l'instant de notre séparation , que chaque tour de roue approchait. Nous l'éloignâmes le plus possible , au-delà de la prudence même , car le mari entra par une porte , tandis que je sortais



par l'autre. Il aura joui d'une émotion qu'il n'aura pas fait naître (affreuse idée qui me poursuivait long-tems !)

(La suite au Numéro prochain.)

## VARIÉTÉS.

### EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

Ouverte depuis le 2 de ce mois, cette exposition se continue les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, de onze heures à quatre heures. Elle est riche en tableaux gracieux ou touchans, bien faits pour exciter nos abonnées à les aller voir.

Les tableaux les plus remarquables sont : *l'Effet du Soleil couchant*, par M. Delaurencel, qui l'a esquisé dans les environs de Naples ; *Méléagre tuant le sanglier de Calydon*, par M. Gibert ; *la Cour des lions du palais de l'Alhambra*, par M. Vauzelle ; *Don Quichotte lisant*, par Fragonard ; *une Paysanne pleurant, avec ses deux enfans, sur la tombe de son mari*, par M. Franquelin ; *de jeunes Époux faisant marcher leur petit enfant*, par M. Scheffer ; *Corinne improvisant*, dessin d'après le tableau de Gérard, par M. Bazin (la société l'a fait graver par M. Prévost ; une épreuve est à l'exposition).

Quatre sujet ont été exposés par M. Beaume ; on s'arrête surtout au *Baptême de Village* : tous les yeux reconnaissent le parrain, à qui l'officier de l'état civil ayant demandé son nom et ses qualités, répondit : « MONSIEUR, Frère du Roi. »

Un affreux évènement est arrivé à Callan, comté de Kilkenny, en Irlande. Le 26 décembre dernier, entre midi et une heure, la chapelle du couvent des Augustins étant remplie à l'excès, des femmes et des enfans ont commencé à faire des gémissemens et des plaintes sur l'intensité de la presse ; l'assemblée a été tout à coup saisie d'une terreur panique, et un cri, *que la galerie s'écroulait*, a retenti dans la chapelle. La foule s'est précipitée aussitôt vers la seule porte commune à



la nef et à la galerie ; des femmes et des enfans ont été écrasés ou étouffés. La terreur a été encore augmentée par le cri que la cuisine, qui est sous la chapelle, était en feu.

La foule, se portant alors vers l'autel, a abattu et brisé la grille du sanctuaire. Quelques personnes se sont tuées en sautant par les fenêtres. Des lamentations déchirantes ont éclaté alors ; les pères, les maris, cherchant leurs enfans, leurs épouses, parmi les morts et les mourans ; les mères portant leurs enfans morts dans leurs bras, et courant effarées dans les rues. Une belle et jeune personne, miss Cross, a emporté l'enfant d'un voisin par-dessus les morts, mais se rappelant soudain que sa propre sœur était dans la chapelle, elle a voulu y rentrer, et elle a péri à la fatale porte ! Une mère de neuf enfans y a aussi trouvé la mort.

### ANNONCE.

Un ancien sous-chef du Ministère de l'Intérieur a imaginé de recueillir et de réunir en un volume, les belles actions que le Gouvernement a récompensées depuis plusieurs années. Cet ouvrage, fruit de recherches nombreuses, est intitulé : *Annales du courage et de la vertu* (1) ; la lecture des faits intéressans qu'il renferme, ne peut qu'inspirer des sentimens généreux.

(1 Prix : 3 fr. A Paris, chez Renard, libraire, rue Sainte-Anne, N° 71.

*Omission.* Dans notre numéro du 10 février, en parlant de la *Poudre végétale* de M. Saint-Gérard nous avons oublié de prévenir que l'on peut s'en procurer au prix de 3 fr. la boîte, rue de l'Oratoire du Louvre, N° 6 (demander M. Ferdinand.)

*A ce Numéro est jointe la Planche 365.*

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.